

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ?! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

Bonnes pour elle jusqu'à présent, elle ne pouvait que s'en réjouir.

Ce qui n'était pas le cas de la plupart de personnes de son entourage, pas toutes quand même, mais pas loin.

Son mari, enfin son ex-mari déjà à cette époque, avait connu une fin tragique un de ces funestes vendredis, enfin funestes surtout pour lui. Vers les 17 heures alors que le soleil commençait à fatiguer sérieusement, ce petit branleur d'Anthony avait débarqué au volant de ce qu'on pouvait qualifier de tas de boue devant ce qui avait été jusqu'il y a peu « Leur petit nid d'amour », dénomination bien cul-cul gnangnan dont ce grand dépendeur d'andouilles affublait la villa qu'ils avaient choisie de concert.

Elle avait eu du mal à reconnaître le fringant cavalier qui l'avait invitée à sur la piste quinze ans auparavant, l'amant compulsivement infatigable lors de leur séjour à Copacabana, le bientôt père, bien peu, biologique des jumeaux.

Lui d'habitude si soucieux de son image portait une barbe mal entretenue, un truc broussailleux d'un gris cendre, était habillé comme l'as de pique et dégageait une odeur rance de vieux mégots. Il se trimballait en outre un embonpoint d'un volume appréciable et son visage avait pris une très vilaine teinte bilieuse d'abonnés au petit verre avalé vite fait et au sandwich-jambon-beurre pris sur le pouce sur un coin de comptoir.

.

« Je me suis dit que c'était un bon jour pour venir te rendre visite », avait-il bredouillé.

« Ah donc !, avait-elle répondu faussement étonnée. Et pourquoi cela... »

Là elle l'avait senti passablement désarçonnée. La question était simple pourtant et la réponse aurait dû l'être tout autant. Fallait-il que sa jeune garce de 22 ans avec ses seins arrogants et ses tenues vulgairement aguichantes l'ait pompé, laminé, épuisé pour qu'Anthony si prompt d'habitude à la répartie se retrouve dans l'incapacité de lui apporter une réponse tant soit peu cohérente.

« Et bien ? s'était-elle impatientée.

« Ne me dis pas que tu ne vas pas m'inviter à entrer, je suis quand même le père de tes enfants.

« Si peu, vraiment si peu, avait-elle ricané. Laisse-moi te rappeler qu'il y a maintenant plus de trois ans, tu m'as annoncé que tu avais rencontré quelqu'un dont tu étais tombé follement amoureux et que tu ne voyais pas comment tu pouvais vivre sans elle avant d'ajouter, salopard fini que tu es, que nous deux on avait fait le tour de notre histoire. Et je ne te raconte pas toutes les autres dégueulasseries que tu as pu me sortir ce jour-là...

Ils auraient pu en rester là sur cette fin de non-recevoir, mais en abruti qu'il pouvait être lorsqu'on s'opposait à sa volonté, Anthony n'avait pas bougé d'un pouce et avait même commencé à glisser son pied dans l'entrebâillement.

« Allez Jo, avait-il susurré avec sa voix de crooner en fin de carrière, tu ne vas quand même pas me laisser sur le pas de la porte à me geler les miches. Déjà que l'autre pimbêche me les brise menues...

Était-ce le ton canaille qu'il avait adopté pour lancer cette remarque, était-ce plutôt le sourire de vieille poupée lasse de tout dont il avait accompagné ce constat désabusé ou était-ce l'emploi de ce Jo gros de bien de tendres souvenirs qui l'avait fait céder.

« Je constate que rien n'a vraiment changé depuis que tu m'as quitté, avait-il constaté en s'affalant sur le divan .

Entendre cette contre-vérité avait laissé Jolanna sans voix et elle n'avait plus eu qu'une envie, lui faire rentrer ce mensonge dans la gorge avant de le renvoyer à sa pétasse à grands coups de pompes dans l'arrière-train.

L'imbécile qui comme à son habitude n'avait rien remarqué de son trouble avait claqué des lèvres.

« C'est bien ce que je pense ???, avait-il demandé avec une mimique de contentement en désignant la bouteille déposée sur le buffet, la fameuse décoction de ta grand-mère, la recette miracle censée réveiller les sens défaillants... Thé au beurre de yack, sauge et gingembre avec une pincée d'extrait de ginseng, avait-il énuméré d'un ton triomphant. Tu vois que je n'ai rien oublié de ce que tu me racontais.

Elle ne l'avait pas corrigé et avait continué vaguement intéressée à le laisser discourir.

« La femme sage est celle qui a beaucoup à dire mais qui garde le silence » avait asséné sentencieusement mamie Yoyo alors que gamine, Jolana s'efforçait à nouveau de lui expliquer les avantages qu'il y avait de posséder un smartphone.

« Ecoute, avait alors murmuré la vieille femme en tendant un doigt vers la prairie en contrebas. Tu entends... Le premier rouge-gorge de la saison, il appelle sa compagne... Tiens le voilà à nouveau... Ne me dis pas que tu ne l'entends pas, il a un chant pourtant caractéristique ».

Et elle avait commencé à chantonner d'une voix aux promesses de printemps « *Le vent chaud soufflait d'Espagne, Sur les toits, sur les coteaux Grand vent mènera la pluie* »

C'est mon Gus qui me chantait cela au creux de l'oreille lorsque il me raccompagnait à la maison, un sacré charmeur ce Gus quand j'y repense. Malheureusement y a eu la guerre, celle d'Algérie et on s'est perdus de vue. Je me demande ce qui aurait pu se passer si finalement on s'était revus, avait-elle commenté avec, Jolana l'aurait bien juré mais s'en être sûr, une larme, une seule, perlant au coin de l'œil.

Grand-mère, mamie, appelle-moi mamie, je préfère, était une femme pleine de grands mystères et de petits secrets que parfois elle consentait à lui révéler avec ses yeux noirs de gitanes qui s'illuminaient comme si bien des années après, elle revivait des moments d'intenses émotions.

Les parents de Jolana avaient tous deux disparu lors du naufrage du ferry-boat qui les

transportait en Suède, nos premières vraies vacances depuis que tu es né, lui avait confié sa mère avant de la laisser entre les mains de Me Remy, la baby-sitter qui s'était toujours occupée d'elle.

Comme bien on y pense, la tragédie avait eu lieu un vendredi treize, le premier d'une longue succession de petits drames, le plus souvent sans conséquences mais qui par leur répétition inclinaient parfois Jolana à penser qu'elle portait la poisse à ceux qu'elle côtoyait.

La cérémonie en l'honneur de ses parents venait à peine de se terminer lorsqu'une vieille femme toute vêtue de noir s'était désengagée du groupe de badauds qui avaient choisi de rester à l'extérieur de l'église et s'était présentée à une Me Remy passablement surprise comme la grand-mère de la gamine avant sans façon d'empoigner la menotte de la petite et de l'entraîner vers une carriole haute sur roues qui ne semblait pas à sa place sur le parking.

« Hé oui, je suis ta grand-mère, la mère de ton père si tu préfères. » Puis elle lui avait raconté une histoire confuse de caractères bien trempées, de remarques désobligeantes et de profonde mésestimation avec sa belle-fille.

Yolande Moreau était une toute petite bonne femme tassée sur elle-même, aux épaules presque rentrées dans la poitrine, au nez allongé de musaraigne, aux mains froides et sèches comme des bouts de bois. Elle souriait rarement « à quoi bon, y a plus personne pour apprécier. »

Elle habitait dans une bicoque toute bancale située à la lisière de la forêt d'Anlier tout au bout d'un chemin tortueux, tout en bosses et en crevasses. L'intérieur se composait de deux chambres et d'une vaste pièce qui faisait tout à la fois office de cuisine, de salle à manger et d'atelier de taxidermie. Sur des étagères qui couvraient presque tout un mur étaient rangés des flacons, des bouteilles, des bocaux en verre et en grès renfermant liquides et poudres, dont plusieurs marqués d'étiquettes sur lesquelles ricanaient des têtes de mort. Il y avait aussi des boîtes en bois ou en fer blanc, des récipients de toutes tailles dans lesquels surnageaient, des éprouvettes de mesure, une balance de précision assortie de ses poids, tout l'équipement nécessaire dont Yolande avait besoin pour les souvent mystérieux travaux qui occupaient une partie de ses soirées. Sous l'ancienne table de ferme qui lui servait d'espaces de travail, plumes et poils d'un côté, farine, pommes de terre et tranches de lard de l'autre, gisait une espèce de boule de poils roussâtres dont les côtes se soulevaient à peine. « Petit, petit, avait chantonné Jolana qui adorait les chiens en allongeant la main pour caresser la chose ».

« Veux-tu bien laisser ce renardeau tranquille, s'était emportée mamie, il est encore fragile. » Ebranlée par cette réprimande, Jolana avait fondu en larmes.

« Arrête tout de suite ! avait intimé sa toute nouvelle et toute effrayante grand-mère, je ne suis

pas une sorcière, que du contraire, tu vois ces mains, elles sont magiques... »

Certains, fort savants, auraient parlé avec une moue sceptique d'autosuggestion, de forces de l'esprit et autres calembredaines. D'autres, tout aussi savants, prêtaient foi en ses pouvoirs de guérisseuse et on venait de tous les villages environnants pour acquérir baumes, onguents, liniments et autres poudres de vigueur et pour bénéficier des mains réparatrices de l'aïeule capables, paraît-il, de soigner entorses, fièvres, maux de dos, crises d'angoisse, mal-être, infection du sang.

Dans la petite maison sous les arbres au bord de la prairie, la vie s'écoulait, simple, trop simple, geignait parfois Jolana qui, elle l'admettait elle-même, regrettait surtout l'éloignement de la ville, de ses vitrines aux toujours mêmes tentations, de ses plaisirs qui nécessairement ne pouvaient qu'être que frelatés et surtout du chemin qu'il lui fallait parcourir chaque matin pour atteindre l'arrêt du bus pour se rendre à l'école du village.

« De quoi te plains-tu, tu as tout autour de toi, suffit de regarder, d'écouter et surtout d'apprendre à contrôler ta langue », avait tonné l'ancêtre excédée par ses jérémiades alors qu'elles cheminaient sur une sente que la pluie avaient rendue glissante.

« Suis-moi ! » avait-elle brusquement croassé avant d'entraîner la gamine vers l'étang. Accélérant le pas, le dos courbé, elle avait dardé le regard dans toutes les directions.

« Il y a assez longtemps que je suis plus venu ici » avait-elle souri avant de demander : Dis-moi ce que tu vois petite »

« Rien ! »

« Quoi rien...Et ceci ? »

« De l'herbe, rien que de l'herbe ! »

« De l'herbe pour les lapins, c'est ça ! »

Mamie avait alors fait quelque chose de passablement étrange, elle s'était laissée tomber à genoux et avait commencé à explorer du bout des doigts avant de porter une plante à son nez.

« Des dents de lion, avait-elle exulté, mieux connu sous le nom de pissenlit, une de ces plantes qui n'ont l'air de rien mais qui peuvent soulager de bien des petites misères, les maux d'estomac et la constipation entre autres ,sans compter qu'en salade avec des œufs cuits durs et des lardons revenus à la poêle, c'est délicieux....Tu verras tu t'en lècheras les doigts... »

Au bout d'un bon nombre de pérégrinations en compagnie de la vieille femme, le regard de Jolana s'était modifié. Les arbres, les plantes, les insectes étaient devenus des êtres chers à son cœur qu'elle avait appris à reconnaître comme autant d'éléments vivants qu'il fallait respecter. Et chaque printemps revenu l'emplissait de joie à l'idée de ces retrouvailles avec la nature en essayant de deviner à quel moment les différentes espèces seraient en boutons puis

en fleurs. Et comme tout ce petit univers lui était de plus en plus familier, elle était devenue capable de repérer au milieu d'une pinède, quelque chose de nouveau qui souvent n'avaient rien à faire là.

Toute cela, toutes ces années passées à l'ombre des bois et des halliers ou à baigner ses pieds dans l'eau fraîche des ruisseaux, à écouter le brame des cervidés, toutes ces promenades sous le soleil ou sous les averses soudaines, toutes ces conversations exaltées avec mamie et même tous les monologues de plus en plus échevelées de la vieille femme qui insensiblement fatiguait, toutes les connaissances en vrac qu'elle entassait en désordre dans le fatras de sa mémoire à côté d'une chanson entendue dans le bus, d'une anecdote écoutée d'une oreille distraite sur la cour de récréation, du nom d'un acteur dont elle ignorait tout capté au fil d'une discussion entre ados, tout cela et les encouragements d'un professeur pas trop imbu de sa très minuscule personne, l'avait incitée, le moment venu, à quitter la quiétude de la petite maison nichée à l'ombre de la chênaie pour entreprendre des études de botanique puis à solliciter un poste de jardinier à la mairie, la période de sa vie que les heures de noire déprime, elle estimait la plus heureuse. Parce que pour le reste...

On est toujours le vendredi 13 et il pleut toujours.

Jusqu'à présent Jolana a été épargnée par cette maudite scoumoune qui semble s'acharner sur ceux qui gravitent autour d'elle, cette poisse sans nom qui certains vendredi 13 frappent certains de ceux qui lui sont chers, mais comme on ne sait jamais ce que le ciel peut lui réserver et qu'un excès de précautions n'a jamais nui à personne, elle a préféré passer la plus grande partie de la journée calfeutrée dans son lit. N'est-ce pas l'endroit le plus sûr de maison, ce n'est pas en effet dans ce petit nid douillet qu'un trente-huit tonnes aux freins défailants lui passerait sur le corps ou qu'un pan de falaise s'écroulerait sous ses pas. Bien que..., lui souffle sa bonne vieille paranoïa, bien que, presque chaque jour ces braves médias dont elle se gave chaque matin relate la survenue d'incidents dont l'étrangeté est le point fort.

Comme elle n'a pas l'habitude de paresser au lit en se tournant les pouces, elle s'est très vite ennuyée, a observé longuement le plafond, ses craquelures, ses crevasses, ses anfractuosités nids à poussières, ses taches d'humidité, une occupation finalement bien peu intéressante, a parcouru quelques pages du dernier Renaudot qu'une amie lui avait chaudement recommandé - une écriture chaude et vibrante, je ne te dis que cela ... ça devrait te plaire, ce n'est pas Victor Hugo ou Proust bien sûr, mais tu sais ce qu'on dit des goûts et des couleurs. »

Le bouquin lui était littéralement tombé des mains alors qu'elle venait d'aborder le quatrième chapitre, le style avait beau être tranchant comme un sabre, l'intrigue, s'il y en avait une, lui

était apparue particulièrement bancale avec des personnages mièvres et des dialogues ampoulés.

Elle s'était aussi passionnée très fugacement pour les rares bruits qui parvenaient à franchir l'obstacle des doubles vitrages, pour les dessins aux capricieux et éphémères motifs que les rayons du soleil esquissaient au plafond, pour les menus plaisirs que lui procuraient l'extrémité de ses doigts courant sur sa peau. Elle s'était rendue quatre fois aux toilettes, avait bu trois grands verres d'eau et achevé le reste de la boîte de gâteaux qui traînait sur la table de chevet, un régime super allégé mais largement suffisant pour quelqu'un dont la principale occupation consistait à ne rien faire.

De temps à autre, elle se perdait dans des rêveries sans queue ni tête vicieusement riches en dérapages et carambolages des souvenirs.

« Comment était-il lorsqu'il vous a quittée ? » avait demandé le policier à la moustache en balai brosse.

« Il avait bu, de cela nous sommes pratiquement sûrs, avait ajouté son collègue, un bon petit gros à lunettes juchées sur le front... Mais tout ce que nous aimerions savoir, c'est si votre ex-mari était capable de conduire lorsqu'il vous a quittée, cela pourrait nous aider à comprendre pourquoi il a été s'emplafonner contre un camion venant en sens inverse...

« Parce que s'il était ivre à ne plus savoir ce qu'il faisait et si constatant cela, vous n'aviez rien fait pour l'empêcher de reprendre le volant, vous pourriez être considérée comme coresponsable de l'accidenté », avait insisté balai brosse.

A l'écoute des risques qu'elle encourait, Jolana s'était vu menottée, jetée en pâture à la presse, traînée fers aux pieds devant un juge à perruque poudreuse, jetée au plus profond d'un cul-de-basse-fosse. Alors très vite et bien que les deux gars ne lui demandent rien, elle avait tout lâché sur l'inattendu visite de son ex-mari.

Anthony s'était montré d'un ridicule achevé, le pire étant qu'il ne se rende pas compte de la puériorité de son attitude. Il s'était jeté à ses pieds, avait laissé courir ses doigts sur ses mollets, avait gémi qu'il avait fait une erreur en la quittant et qu'il était venu pour voir s'ils ne pouvaient pas se rabibochoer.

Elle aurait dû réagir et mettre immédiatement fin à cette scène navrante, elle n'avait pas pu tant ces discrets effleurements sur sa peau nue lui avaient rappelé d'émouvants et tendres moments d'abandon. Elle avait senti comme un frémissement la parcourir et son corps avait été à deux doigts de la trahir. Mais la vision des pellicules qui mitaient le col de sa chemise froissée et de ses cheveux réunis en une minuscule et frivole queue de cheval, avait suffi pour la refroidir.

Elle avait alors entrepris de se dégager mais il l'en avait empêchée avant de se mettre à sangloter, il l'aimait, il l'avait toujours aimé et elle aussi, il s'en souvenait très bien, lui avait toujours juré un amour éternel. Ils avaient bien eu quelques différends, quelques désaccords sans réelle importance et s'il lui était arrivé d'élever la voix, il tenait à s'en excuser platement. Rien mais vraiment rien d'insurmontable il fallait le reconnaître et il ne tenait qu'à eux de se remettre ensemble, enfin surtout à elle. A ses yeux, tout était simple, on oublie tout et on recommence comme avant.

Elle l'avait sèchement interrompu, l'avait repoussé d'une main décidée et avait énuméré tout ce qu'il avait osé appeler de petits différents, ces sorties en célibataire de plus en plus fréquentes, ses rentrées tardives et éméchées, leurs disputes presque quotidiennes, les griefs suivis d'injures dont il l'accablait lorsque quelque chose lui déplaisait, sans oublier les gifles quand il pétait les plombs ou quand elle osait se rebiffer.

Elle l'avait regardé partir au volant de sa guimbarde, les mains serrées en poing au fond des poches.

Le temps passa. Le temps passe toujours.

C'est le chien qui lui sauve la vie en couinant dans le couloir.

Elle ouvre les yeux en gémissant. Elle a l'impression que sa tête va exploser. Elle parvient à sortir du lit avant de partir en titubant vers la porte-fenêtre donnant sur le balcon. Il faut qu'elle sorte, il faut qu'elle remplisse ses poumons d'air frais.

Puis une main munie d'une hache brise la vitre et elle peut respirer goulument.

« Nous sommes le samedi 14, ma petite dame » lui répond le pompier pas plus étonné qu'elle lui demande le jour et la date.

Au-dessus du centre de dépollution et de recyclage automobile, le ciel est rouge et une sorte de brouillard étend ses tentacules blanchâtres au-dessus des pâtures.

